

coups de main , avaient porté durant les deux dernières guerres la désolation dans ses divers établissemens. C'en était assez pour lui faire demander la possession entière de Terre-Neuve ; et les malheurs de la France épuisée déterminèrent à ce sacrifice. Cette puissance se réserva pourtant le droit de pêcher dans une partie de l'île , et même sur tout le grand banc , qui en était une dépendance.

xxviii.  
C'est la morue seule qui rend Terre-Neuve intéressante. État actuel de cette pêche, divisée en pêche errante et en pêche sédentaire.

Le poisson qui rend ces parages si célèbres, c'est la morue. Jamais il n'a plus de trois pieds, et communément il en a beaucoup moins. L'Océan n'en nourrit aucun dont la gueule soit plus large à proportion de la grandeur, ni qui soit aussi vorace. On trouve dans son corps jusqu'à des pots cassés, du fer et du verre. Son estomac ne digère pas ces matières, comme on l'a cru long-temps; il se retourne, et se décharge ainsi de tout ce qui l'incommode. Si l'estomac de ce poisson n'avait pu se retourner, il aurait été moins vorace. C'est son organisation qui le rend inadvertant sur les subsistances dont il se nourrit. La conformation des organes est le principe des appétits dans toutes les substances vivantes des trois règnes de la nature.

La morue se montre dans les mers du nord de l'Europe. Elle y est pêchée par trente bâtimens anglais, soixante français, et cent cinquante hollandais; les uns et les autres de quatre-vingts ou cent tonneaux. Ils ont pour concurrens les Islan-

dais, et surtout les Norwégiens. Ces derniers s'occupent, avant la saison de la pêche, à ramasser sur la côte des œufs de morue, appât nécessaire pour prendre la sardine. Ils en vendent, année commune, vingt à vingt-deux mille tonnes à neuf livres la tonne. Si l'on en avait le débit, on en prendrait bien davantage, puisqu'un physicien habile, qui a eu la patience de compter les œufs d'une morue, en a trouvé neuf millions trois cent quarante-quatre mille. Cette générosité de la nature doit être plus grande encore à Terre-Neuve, où la morue est infiniment plus abondante.

Elle est aussi plus délicate, quoique moins blanche; mais elle n'est pas un objet de commerce lorsqu'elle est fraîche. Son unique destination est de servir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée et séchée, ou seulement salée, elle devient précieuse pour une grande partie de l'Amérique et de l'Europe. Celle qui n'est que salée se nomme *morue verte*, et se pêche au grand banc.

Cette bande de terre est une de ces montagnes qui se forment sous les eaux des débris du continent que la mer emporte et accumule. Les deux extrémités de ce banc se terminent tellement en pointe, qu'il n'est pas aisé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent soixante lieues de long sur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu, du côté de l'Europe, est une espèce de baie qui a été nommée *la Fosse*. Les profondeurs, dans tout cet espace, sont fort

inégales. Il s'y trouve depuis cinq jusqu'à soixante brasses d'eau. Le soleil ne s'y montre presque jamais, et le ciel y est le plus souvent couvert d'une brume épaisse et froide. Les flots sont toujours agités, les vents toujours impétueux dans son contour; ce qui doit venir de ce que la mer, irrégulièrement poussée par des courans qui portent tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, heurte avec impétuosité contre des bords qui sont partout à pic, et en est repoussée avec la même violence. Cette cause est d'autant plus vraisemblable, que sur le banc même, à quelque distance des bords, on est tranquille comme dans une rade, à moins d'un vent forcé qui vienne de plus loin.

La morue disparaît presque toujours du grand banc et des petits bancs voisins, depuis le milieu de juillet jusqu'à la fin d'août. A cet intervalle près, la pêche s'en fait toute l'année.

Avant de la commencer on fait une galerie depuis le grand mât en arrière, et quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure est garnie de barils défoncés par le haut. Les matelots s'y mettent dedans la tête garantie des injures du temps par un toit goudronné qui tient à ces barils. A mesure qu'ils prennent une morue ils lui coupent la langue; ensuite ils la livrent à un mousse pour la porter au décolleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, et la laisse tomber par un écoutillon dans l'entrepont, où l'habilleur

lui tire l'arête jusqu'au nombril, et la fait passer par un autre écoutillon dans la cale. C'est là qu'elle est salée et rangée en piles. Le saleur à l'attention d'observer qu'il y ait entre les rangs qui forment les piles assez de sel pour que les couches de poisson ne se touchent pas, mais qu'il n'y en ait que ce qu'il faut. Le trop ou le trop peu de sel est également dangereux: l'un et l'autre excès fait avarier la morue.

Mais un phénomène bien constaté, c'est qu'à peine la pêche de ce poisson est commencée, que la mer s'engraisse, s'adoucit, et que les barques règnent sur la surface des eaux comme sur une glace polie. Lorsqu'on dépèce la baleine, la graisse qui en découle produit le même effet. Un vaisseau nouvellement goudronné apaise la mer sous lui et autour des bâtimens qui l'avoisinent.

Cet effet de l'huile répandue sur l'Océan était connu du temps de Pline. Il devait même avoir été observé beaucoup plus anciennement, puisque ce grand naturaliste n'en parle pas comme d'une nouveauté. Les physiciens qui vécurent après lui perdirent de vue ce phénomène important; mais il resta dans la mémoire d'un grand nombre de navigateurs.

De toute ancienneté les pêcheurs portugais furent dans l'usage de verser de l'huile sur la barre de Lisbonne et sur les autres parages où ils voulaient aborder, lorsque la houle était trop forte pour s'y présenter avec sûreté. C'était aussi la

pratique des Espagnols depuis Gibraltar jusqu'à Barcelonne. Les Hollandais et les Flamands l'ont également suivie; mais ce qui mérite une attention sérieuse, ils ont soutenu unanimement que les parties de la mer où l'huile avait été versée devenaient, après une demi-heure de tranquillité, plus orageuses qu'auparavant, par le reflux des vagues vers l'endroit d'où elles avaient été chassées.

Les Bermudiens rendent à l'eau le calme et la transparence avec de l'huile, qui arrête tout à coup l'irrégularité des réfractions des rayons de la lumière, et leur permet d'apercevoir le poisson. Les plongeurs modernes qui vont chercher la perle au fond de la mer ont coutume, à l'exemple des plongeurs anciens, de se remplir la bouche d'huile, qu'ils lâchent goutte à goutte, à mesure que l'obscurité leur dérobe leur proie. Il y en a qui présumement la présence du requin et l'abondance du hareng dans les lieux où l'Océan leur offre un calme qui n'existe pas sur le reste du parage. Les uns diront que c'est l'effet de l'huile qui s'échappe du corps des harengs; et les autres qu'elle en sort sous la dent du requin qui les dévore. Ils usent du même moyen, tantôt pour discerner les pointes de rocher couvertes par l'agitation des flots, tantôt pour arriver à terre avec moins de péril. Quelquefois on leur voit suspendre au derrière de leurs barques un paquet d'intestins remplis de la graisse du fumal ou pétrel, oiseau qui

vomit toute pure l'huile des poissons dont il se nourrit. Dans quelques occasions, ils remplacent ces intestins par une cruche renversée dont l'huile distille à discrétion par une ouverture faite au bouchon.

Pringle et Pennant ont vu les harengs et les autres poissons gras dont les corps répandent des parties huileuses produire un heureux calme à la surface des flots les plus irrités. Le docteur Franklin, qui en 1757 allait à Louisbourg avec une grande flotte, remarqua que la lague de deux vaisseaux était singulièrement unie, tandis que celle des autres était agitée. Il en demanda la raison au capitaine, qui expliqua cette différence par la lavure des ustensiles de cuisine, qui ne satisfit pas d'abord le physicien, mais dont il reconnut après la vérité par une suite d'expériences où il vit quelques gouttes d'huile tempérer les vagues à plus de soixante toises avec une grande célérité. On porte à deux heures le calme qui en résulte; mais il faut pour cela l'effusion d'un volume d'huile considérable. Vous obtiendrez le même succès des huiles animales ou végétales; mais n'en attendez aucun des huiles minérales. Ces dernières, versées dans des eaux douces ou salées, dans des eaux froides ou chaudes, s'y mêlent dans l'instant, et n'y laissent pas la moindre trace d'huile. Ce ne sont proprement que les esprits acides de substances tout-à-fait étrangères à l'objet qui nous occupe.

Voilà donc le terrible élément qui a séparé les continens, qui submerge les contrées, qui chasse devant lui les animaux, les hommes, et qui envahira tôt ou tard leurs demeures, le voilà qui s'apaise dans sa fureur, qui recule en quelque manière devant un liquide commun et faible. Qui sait quelles peuvent être les suites de cette découverte, puisqu'on veut donner ce nom à une connaissance acquise depuis tant de siècles. Si un peu d'huile aplanit les flots, que ne produiraient pas de longues ailes sans cesse humectées du même fluide, et artistement adaptés à nos vaisseaux.

Cette doctrine, concentrée jusqu'ici dans les mains du vulgaire, qui est souvent, sans qu'on s'en doute, le depositaire des secrets de la nature et de l'expérience de plusieurs âges, cette doctrine commence à occuper les philosophes; et voici ce qu'un d'eux a dit :

Rien n'est mieux constaté que l'attraction qui existe entre l'air et l'eau. Newton l'a comprise le premier, et ses disciples l'ont prouvée par des observations multipliées. C'est par cette affinité que le vent a une si grande prise sur les flots de la mer, qu'il les met en mouvement, et qu'il les soutient en vagues. Mais rien de pareil n'existe entre l'air et les fluides gras. Il glisse sur leurs surfaces, sans pouvoir en accrocher ni en enlever les moindres parties.

Il suit de là que quand une surface d'eau est couverte d'une couche d'huile, cette matière

grasse détruit l'effet de l'attraction qui existe entre l'air et l'eau. Le vent n'a plus alors de prise, soit pour entretenir des vagues déjà soulevées, soit pour en élever de nouvelles. Au contraire, la force du vent s'imprimant presque également sur une assez grande étendue, elle doit comprimer peu à peu les flots et les aplanir sur tout l'espace occupé par l'huile.

Ce phénomène et son explication n'échapperont pas aux plaisanteries de nos esprits superficiels; mais est-ce pour eux qu'on écrit? Nous méprisons trop les opinions populaires. Nous prononçons avec trop de précipitation sur la possibilité ou l'impossibilité des choses. Nous avons passé d'une extrémité à l'autre dans notre jugement de Pline le naturaliste. Nos ancêtres ont trop accordé à Aristote; nous lui avons, nous, plus refusé peut-être qu'il ne convenait à des hommes dont le plus instruit n'en savait pas assez, soit pour approuver, soit pour contredire son livre des Animaux. Ce dédain, je le pardonnerais peut-être à un Buffon, à un Daubenton, à un Linné; mais il m'indigne toujours dans celui qui, sortant de sa véritable sphère, fuyant la gloire qui vient à lui pour courir après celle qui le fuit, se hasarderait de prononcer sur le mérite de ces hommes de génie avec une intrépidité qui révolterait, quand même elle serait appuyée sur les titres les plus éclatans et les moins contestés.

Dans le droit naturel, la pêche du grand banc

aurait dû être libre à tous les peuples. Cependant les deux puissances qui avaient formé des colonies dans le nord de l'Amérique étaient parvenues assez facilement à se l'approprier. L'Espagne, qui seule y formait quelques prétentions, et qui, par la multitude de ses moines, semblait y avoir des droits fondés sur leur besoin, les abandonna en 1763. Il n'y a que les Anglais et les Français qui fréquentent ces parages.

En 1773 la France y envoya cent vingt-cinq navires, qui formaient neuf mille trois cent soixante-quinze tonneaux, et qui étaient montés par seize cent quatre-vingt-quatre hommes. On prit deux millions cent quarante-un milliers de morues, qui rendirent cent vingt-deux barriques d'huile. Le produit entier fut vendu 1,421,615 livres.

La nation rivale fit une pêche beaucoup plus considérable. Peu de ceux qui y étaient employés étaient partis d'Europe. La plupart arrivaient de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Ecosse, de l'île même de Terre-Neuve. Leurs bâtimens étaient petits, faciles à manier, peu élevés sur l'eau, et ne donnaient guère de prise aux vents et à l'agitation des vagues. C'étaient des matelots plus endurcis à la fatigue, plus accoutumés au froid, plus faits à une discipline austère, qui les montaient. Ils portaient avec eux un appât fort supérieur à celui qu'on trouvait sur les lieux. Aussi leur pêche fut elle infiniment supérieure à celle du Français. Mais, comme ils avaient moins

de débouchés que lui pour la morue verte, la plus grande partie du poisson qu'ils prirent fut portée sur les côtes voisines, où on la convertissait en morue sèche.

Cette autre morue s'obtient de deux manières. Celle qu'on nomme pêche errante appartient aux navires expédiés tous les ans d'Europe pour Terre-Neuve à la fin de mars ou dans le courant d'avril. Souvent ils rencontrent au voisinage de l'île une quantité de glaces que les courans du nord poussent vers le sud, qui se brisent dans leur choc réciproque, et qui fondent plus tôt ou plus tard à la chaleur de la saison. Ces pièces de glace ont quelquefois une lieue de circonférence, s'élevaient dans les airs à la hauteur des plus grandes montagnes, et cachent dans les eaux une profondeur de soixante à quatre-vingts brasses. Jointes à d'autres glaces moins considérables, elles occupent une longueur de cent lieues, sur une largeur de vingt-cinq ou trente. L'intérêt, qui porte les navigateurs à toucher le plus promptement aux atterrages, pour choisir les havres les plus favorables à la pêche, leur fait braver la rigueur des saisons et des élémens conjurés contre l'industrie humaine. Les remparts les plus formidables de l'art militaire, les foudres d'une place assiégée, la manœuvre du combat naval le plus savant et le plus opiniâtre, n'ont rien qui demande autant d'audace, d'expérience et d'intrépidité que les énormes boulevarts flottans que la

mer oppose à ces petites flottes de pêcheurs. Mais la plus avide de toutes les faims, la plus cruelle de toutes les soifs, la faim et la soif de l'or, percent toutes les barrières, traversent ces montagnes de glace, et l'on arrive enfin à cette île où tous les vaisseaux doivent se charger de poisson.

Après le débarquement il faut couper du bois, élever ou réparer des échafauds. Ces travaux occupent tout le monde. Lorsqu'ils sont finis, on se partage. La moitié des équipages reste à terre pour donner à la morue les façons dont elle a besoin. L'autre moitié s'embarque sur des bateaux. Pour la pêche du caplan il y a quatre hommes par bateau, et trois pour la pêche de la morue. Ceux-ci, qui font le plus grand nombre, partent dès l'aurore, s'éloignent jusqu'à trois, quatre ou cinq lieues des côtes, et reviennent dans la nuit jeter sur leurs échafauds, dressés au bord de la mer, le fruit du travail de toute la journée.

Le décolleur, après avoir coupé la tête à la morue, lui vide le corps et la livre à l'habilleur, qui la tranche et la met dans le sel, où elle reste huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée, elle est étendue sur du gravier, où on la laisse jusqu'à ce qu'elle soit bien séchée. On l'entasse ensuite en piles, où elle sue quelques jours. Elle est encore remise sur la grève, où elle achève de sécher, et prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Il n'y a point de fatigues comparables à celles de ce travail. A peine laisse-t-il quatre heures de

repos chaque nuit. Heureusement, la salubrité du climat soutient la santé contre de si fortes épreuves. On compterait pour rien ses peines, si elles étaient mieux récompensées par le produit.

Mais il est des havres où les grèves, trop éloignées de la mer, font perdre beaucoup de temps. Il en est dont le fond de roc vif et sans varec n'attire pas le poisson. Il en est où il jaunit par les eaux douces qui s'y déchargent; et d'autres où il est brûlé de la réverbération du soleil, réfléchi par les montagnes.

Les havres mêmes les plus favorables ne donnent pas l'assurance d'une bonne pêche. La morue ne peut abonder également dans tous. Elle se porte tantôt au nord, tantôt au sud, et quelquefois au milieu de la côte, attirée ou poussée par la direction du caplan ou des vents. Malheur aux pêcheurs qui se trouvent fixés loin des lieux qu'elle préfère! Les frais de leurs établissemens sont perdus, par l'impossibilité de la suivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche.

Elle finit dès les premiers jours de septembre, parce que le soleil cesse alors d'avoir la force nécessaire pour sécher la morue. Tous les navigateurs n'attendent pas même cette époque pour mettre à la voile. Plusieurs se hâtent de prendre la route des Indes occidentales, ou des états catholiques de l'Europe, pour obtenir les avantages de la primeur, qu'on perdrait dans une trop grande concurrence.